

AVANT-PROPOS

En septembre 1920, après trois ans de séjour en Sibérie, je pus enfin rentrer en Europe. Je gardais tout vibrant le souvenir du drame poignant auquel j'avais été intimement mêlé, mais remportais aussi l'impression d'admirable sérénité et de foi ardente que m'avaient laissée ceux qui en avaient été les victimes.

Privé pendant de longs mois de toute communication avec le reste du monde, j'ignorais tout ce qui avait été récemment publié sur l'empereur Nicolas II et les siens. Ainsi que je ne tardai pas à m'en apercevoir, si quelques-uns de ces ouvrages témoignaient d'un sincère souci d'exactitude, et cherchaient à s'appuyer sur une sérieuse documentation, – encore que leurs renseignements fussent souvent erronés ou incomplets en ce qui concerne la famille impériale, – la plupart des autres n'étaient qu'un tissu d'absurdités et de mensonges, littérature de bas étage exploitant les plus indignes calomnies.¹ Lorsque je pris connaissance de certains d'entre eux, je fus révolté; je le fus bien plus encore en constatant avec stupeur qu'ils avaient trouvé crédit auprès du grand public. Une réhabilitation de la personnalité morale des souverains russes s'imposait; il y avait là une œuvre de justice et d'équité à accomplir. Je me décidai sur-le-champ à la tenter. Telle fut l'origine des articles que je publiai au commencement de l'année, dans l'Illustration, et qui, remaniés et complétés, forment la matière de quelques chapitres du présent ouvrage.

C'est le drame de toute une vie que je vais essayer de décrire, tel que je l'ai tout d'abord pressenti sous les dehors brillants d'une cour fastueuse, tel qu'il m'est ensuite apparu pendant notre captivité, alors que les circonstances me permettaient de pénétrer dans l'intimité des souverains. Le crime d'Ekaterinbourg n'est en effet que l'aboutissement d'une cruelle destinée, le dénouement d'une des tragédies les plus émouvantes qui aient été vécues. Je voudrais dans les pages qui vont suivre m'efforcer d'en montrer la nature et d'en retracer les étapes douloureuses.

Bien peu soupçonnèrent ce drame caché; pourtant son importance au point de vue historique est capitale. La maladie du grand-duc héritier domine toute la fin du règne de l'empereur Nicolas II, et seule elle l'explique. Elle est, sans qu'il y paraisse, une des causes principales de sa chute, puisque d'une part elle permit l'emprise de Raspoutine et que, d'autre part, elle eut pour effet l'isolement fatal des souverains repliés sur eux-mêmes, et absorbés dans une préoccupation douloureuse qu'il fallait cacher à tous les yeux.

J'ai cherché dans ce livre à faire revivre, tels que je les ai connus, l'empereur Nicolas II et les siens, m'efforçant de rester toujours impartial et d'exposer en toute indépendance de jugement les événements dont j'ai été le témoin. Il se peut que, dans mon souci de vérité, je fournisse à leurs ennemis politiques de nouvelles armes contre eux, mais j'ai le ferme espoir que de mon récit se dégagera leur véritable personnalité, car ce n'est pas le prestige de leur dignité impériale qui m'a attiré à eux, mais bien la noblesse de leurs sentiments et l'admirable grandeur morale dont ils ont fait preuve dans la souffrance.

Avril 1921.



À DROITE PIERRE GILLIARD

¹ Il suffit, pour montrer la valeur de ces écrits, de signaler le fait que, dans un de ces livres dont le récit tout entier est basé sur le témoignage certifié authentique d'un témoin oculaire du drame d'Ekaterinbourg, on peut lire la description de ma mort ! Tout le reste est à l'avenant.

À tous ceux qui ont le désir d'être renseignés sur la fin du règne de Nicolas II, je recommande la lecture des articles remarquables que M. Paléologue, ambassadeur de France à Pétersbourg, publie en ce moment dans la *Revue des Deux-Mondes*.